

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et



va ton chemin."

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VIII.

MONTREAL, AVRIL 1881.

No. 6

SOMMAIRE.

- 1.—LES ARTS ET LES SCIENCES EN FACE DE LA PHILOSOPHIE DE ST-THOMAS.
- 2.—REVUE DES INTERETS CATHOLIQUES.
 - I. ROME;
 - II. RUSSIE;
 - III. AUTRICHE;
 - IV. ITALIE;

- V. SUISSE.
- 3.—L'UNION CATHOLIQUE.
- 4.—AFRIQUE EQUATORIALE.
- 5.—LA NEUVIEME CROISADE.
- 6.—NAISSANCES—DECES.
- 7.—SOUVENIRS DE VOYAGE.

Les arts et les sciences modernes, en face de la philosophie de St-Thomas.

La dissertation suivante, due à M. J. B. H. Sauvé, ex-zouave pontifical, a été lue à une séance publique donnée récemment au collège d'Ottawa, à l'occasion de la fête de St-Thomas d'Aquin et sous la présidence de Monseigneur Duhamel. Dans ce travail, l'auteur n'a voulu que faire parcourir à ses auditeurs quelques-unes des questions les plus agitées de nos jours : il n'a point prétendu les discuter à fond ou leur donner une solution nouvelle. Ce qu'il s'est proposé, c'est surtout de montrer l'harmonie profonde qui existe entre la philosophie scolastique et les sciences les plus étudiées de nos jours.

Monseigneur,

Mesdames, Messieurs,

Né sur un champ de bataille, le XIX^e siècle passa son enfance à aligner des chiffres, sa jeunesse à chanter des vers : dans son âge mûr, il s'adonne surtout à l'étude de la nature ; et, certes, il le fait avec passion. Partout, en France, en Allemagne, en Italie, en Amérique, une ardeur fébrile semble s'être emparée de tous les esprits. En dépit des grandes fatigues et des veilles pénibles requises pour ces recherches, le savant du XIX^e siècle s'est dit : " Dieu le veut," comme le preux des croisades, et il a tout sacrifié à l'honneur de faire partie de l'armée pacifique qui s'avance avec ardeur à la conquête du monde. Pendant que l'astronome, plongeant son regard audacieux dans les espaces infinis, mesure avec précision les distances presqu'incommensurables, et dérobe aux étoiles le secret

des lois qui les régissent et de la matière qui les compose, le géologue, un marteau à la main, pénètre jusque dans les entrailles de la terre, en arrache les fossiles, et par ce moyen, parvient à déchiffrer sur les roches elles-mêmes l'histoire de leur origine, de leurs révolutions et de leurs développements progressifs. Cette soif de connaître restera, sans aucun doute, comme l'un des caractères les plus marqués de notre siècle ; et peut-être parviendra-t-elle, aux yeux de la postérité, à atténuer bien des fautes et bien des faiblesses.

Mais en constatant ce zèle, nous ne pouvons fermer les yeux à ce que nous ne craignons pas d'appeler les défauts de notre science moderne. Sans vouloir parler ici du caractère irrégulier et impie qu'elle affecte, sans vouloir même lui demander compte du mépris inqualifiable qu'elle déverse sur tout ce qui l'a précédé, nous nous contenterons de rechercher, quels sont les progrès réellement scientifiques qu'elle a obtenus. Sans aucun doute, elle est arrivée à de grandes inventions ; elle a fait disparaître les espaces et relié la grande famille humaine. Personne plus que nous n'aime à le reconnaître ; personne n'en est plus fier ; mais elle-elle réellement arrivée à des résultats proportionnés à la somme immense de son travail ? c'est ce que nous oserons humblement lui demander. Et si, dans cette recherche impartiale, il nous arrivait d'être obligés de reconnaître qu'elle est loin d'avoir atteint son but, nous espérons qu'aucun de ses valeureux champions ne verra dans notre travail le désir de rabaisser un siècle grand sous plusieurs rapports, mais bien celui de contribuer aussi pour notre part à sa gloire future.

Il est trois choses grandes pour l'homme ; trois choses vers lesquelles tendent toutes ses aspirations et tous ses

désirs. Elles ont toujours été et elles seront toujours le plus riche héritage légué à notre nature rationnelle, comme elles ont toujours été et seront toujours la pierre de touche de toute vraie civilisation. Ces trois choses vous les avez nommées : c'est le beau, le vrai, le bien. Laissez-nous voir rapidement où en est notre siècle sous ce triple rapport, et rechercher ce qui manque aux arts et aux sciences, pour répondre à l'attente de tous. Sachant bien que louer son siècle outre mesure, c'est se louer indirectement soi-même et qu'en dire trop de mal c'est se déclarer supérieur à lui, nous tâcherons de nous placer dans un sage milieu entre ces deux amours-propres opposés, et de procéder avec la sage réserve qui s'impose à celui qui veut, non pas détruire, mais aider en corrigeant.

I.

“ Une seule tête de Raphaël, disait un jour Voltaire, donne une meilleure idée du beau que tous les livres écrits sur ce sujet. ” Il avait raison : le beau s'admire, il ne se définit guère. Aussi, s'il m'était donné en ce moment de pouvoir dévoiler à vos regards une des inimitables peintures de Raphaël, et de vous en faire toucher au doigt les moindres détails, je pense que ma tâche deviendrait de beaucoup plus facile. La pureté des lignes et la composition harmonieuse, l'innocence virginale et la maternité chaste, qui respirent dans ses vierges et ses saintes Familles, vous révéleraient le secret d'un succès qu'il ne partage avec aucun autre. L'art, en effet, ne consiste pas seulement dans une reproduction fidèle de la nature ; autrement il faudrait dire, contre toute apparence même de vérité, que nos peintres modernes sont supérieurs aux anciens ; il ne s'arrête pas même à la symétrie et à la proportion, car sur ce terrain encore nos peintres pourraient lutter, et peut-être avec avantage, avec ceux des temps passés. Au-dessus de ces conditions indispensables à l'expression du beau, il y a ce que je ne sais quoi, que St-Thomas appelle l'éclat et qui provoque l'enthousiasme du spectateur. En face d'une belle statue, l'âme se sent comme saisie, l'œil reste fixement attaché à sa contemplation, et le cœur, suspendant pour ainsi dire tout mouvement, laisse échapper un mot d'admiration bien au-dessous de sa pensée : “ C'est beau ! c'est magnifique ! ” Et, cependant, s'il détourne un moment ses regards du chef-d'œuvre, et s'il étudie sa propre imagination, l'admirateur même le plus enthousiaste pourra souvent se dire comme Cicéron à la vue d'une belle statue de Phidias : *Cogitare possumus pulchriora*. Je puis encore imaginer quelque chose de plus beau.

Où, au-delà des formes naturelles, au-delà même de l'unité et de la proportion que la nature leur donne, il y a pour l'artiste un monde idéal. Fixant son regard puissant sur les êtres qui l'entourent, l'artiste voit l'idée qui leur donna naissance et sent comme Dieu même voilé sous la matière qu'il créa. Cette pensée, son imagination s'en saisit, son cœur la goûte et sa main l'exécute ; et alors on n'a plus simplement les monuments des hypogées égyptiens ou des temples de Babylone, on n'a plus même l'artiste naturaliste de la Grèce ou de Rome, on a le véritable artiste chrétien. Ce ne sera pas assez pour lui de

reproduire les beautés physiques et de donner au marbre tout le moëlleux des formes ; ce ne sera pas même assez de lui faire parler le langage de la passion humaine ; non, sans négliger le corps, ce sera de la tête principalement qu'il s'occupera, et il imprimera sur elle comme une radiation de l'Idée divine qu'il a perçue.

L'idée, telle est donc la vraie source de l'art ; et si, passant maintenant de l'ordre purement philosophique à celui des faits, nous nous demandons ce que l'Art est devenu sous ce rapport dans notre siècle, nous sommes obligés de reconnaître, que c'est l'Idée principalement qui lui manque. Trop souvent captivé par une imagination plus fertile que féconde, l'artiste de nos jours s'est perdu dans des conceptions mal définies et irréalisables ; ou bien courbé vers la terre, il n'a vu que ce qui frappe son œil et n'a cru que ce qu'il touche ; aussi a-t-il donné une photographie assez exacte, il n'a pas donné un chef-d'œuvre.

Passer en revue les différents travaux artistiques soumis au jury des expositions ; étudiez avec attention les poésies publiées depuis un siècle, et presque partout vous serez obligés de constater avec peine, que l'artiste et le poète se sont fourvoyés, dans les élucubrations nuageuses de l'Allemagne, ou dans les sentiers bourbeux du naturalisme contemporain. Quelle en est la cause ? Sans doute et avant tout, l'obscurcissement de la foi ; comment une intelligence sans lumière pourrait-elle éclairer un sujet ? comment un cœur sans charité pourrait-il communiquer quelque chaleur ;

Mais après l'absence de religion, le manque d'une philosophie saine et sans contredit la raison la plus sérieuse de la faiblesse de nos artistes. “ Tout grand artiste, a dit Goëthe, doit être encyclopédiste ; ” nous ajouterons : il ne le devient que par la philosophie, et par une philosophie en tout point conforme à la vérité. Si pour lui, le monde n'est qu'un jeu du hasard, si les mouvements admirables des corps célestes ne sont que des effets sans cause ; si au fond du cœur humain, il ne voit que l'intérêt de l'orgueil ou de l'argent ; si en un mot, Dieu disparaît, il pourra encore peindre des objets matériels, il ne pourra reproduire des idées, il ne sera pas un artiste.

Que si maintenant vous me demandez dans quelle philosophie, l'artiste trouvera ces inspirations élevées qui animent son génie, je vous inviterai à parcourir avec moi les œuvres de ceux qui s'imposent à tous comme des modèles du beau ; leurs œuvres elles-mêmes vous donneront une réponse. Le grand poète de l'Italie, celui qui fixa la langue, et qui du premier essor de son génie franchit les limites qu'aucun autre n'a atteintes, le Dante chanta dans sa divine comédie les principes que Saint-Thomas d'Aquin avait coordonnés dans sa somme théologique ; et vous le savez, pendant que la philosophie revêlait sur ses lèvres de grâce et une élégance, dont les vers mélodieux de Racine lui-même, ne sauraient nous donner qu'une bien faible idée, la poésie elle, acquérait une hauteur d'idées et une élévation de sentiments que Corneille ne soupçonnait même pas. Qui oserait aventurer une comparaison entre les temples bas et étroits du siècle dernier et les grandes cathédrales gothiques, appelées si justement : “ La pensée chrétienne bâtie ; ” les premiers sont froids

comme l'atmosphère de matérialisme qui les entourait, les autres, dues au plus pur spiritualisme, chantent une hymne perpétuelle au Créateur des mondes. Enn, sur le piédestal de quelle statue, le visiteur serait-il tenté d'écrire ce que Strozzi avait écrit au-dessous de "La Nuit" de Michel-Ange : "La nuit, que tu vois dormir en si douce attitude, a été sculptée par un ange dans cette pierre. Bien qu'elle dorme, elle vit. En doutes-tu? Eveille-la, elle parlera."

Non, messieurs, ne nous abusons pas; nous ne sommes plus au temps où les Léonard de Vinci, les Titien, les Raphaël, les Michel-Ange, les Bramante, les Giotto et les Mozart faisaient parler à la toile, au marbre, à la pierre, ou à l'orgue le langage des cieux. Tombés pour la plupart dans un réalisme étroit, les génies de notre siècle se sont rabaisés jusqu'à la nature nue, et ils ont perdu, dans ce contact avec la matière, l'idée inspiratrice. Serait-il besoin de citer des noms? Victor Hugo, avec sa lyre brisée, Zola, avec son assommoir, Offenbach et Wagner, avec leur musique naturaliste, le sculpteur des demoiselles Carpeaux, presque tous nos peintres, en voilà assez, trop peut-être, pour nous faire ouvrir les yeux à l'abîme qui se creuse sous nos pas. Pour l'éviter, il faut que l'artiste et l'écrivain voient de nouveau le Dieu qui se cache derrière ce monde matériel, et qu'ils saisissent, sous l'enveloppe corporelle de l'homme, l'âme spirituelle avec ses hautes aspirations et ses relations célestes; il faut, en un mot, qu'avec les philosophes chrétiens, ils s'élèvent vers les cieux, sans perdre de vue le monde qu'ils imitent.

II

Que si nous passons de nos musées à nos bibliothèques scientifiques, nous verrons à la place d'honneur, deux livres, qu'on pourrait appeler par excellence : les livres de notre siècle; à eux seuls en effet, ils semblent résumer assez bien les progrès accomplis; l'un, c'est la chimie; l'autre, la biologie. L'un traite des corps bruts, l'autre, des corps organisés. Ouvrons-les, et presque toujours, dès les premières pages, nous y lisons une charge à fond contre l'ignorance du moyen-âge. A Dieu ne plaise que nous prétendions nier les progrès réels de ces sciences; nous le savons, dans le domaine des observations, les auteurs scolastiques n'allèrent guère plus loin qu'Aristote. La raison en est, que rarement le même homme réunit à l'élan de l'intelligence vers l'idéal qui caractérise le philosophe, l'investigation persévérante et la perspicace observation, requises au succès dans les sciences naturelles. Peut-être aussi, serait-il juste d'ajouter que les moines n'avaient pas comme nous, les moyens immenses dus à l'imprimerie et à la facilité des relations. Mais conclure de ce manque relatif de connaissances, qu'ils n'en faisaient aucun cas, ce serait une grave injustice; Saint-Thomas nous dit lui-même que l'étude des créatures est salutaire et même indispensable. En conclure qu'ils ignoraient complètement ces sciences, ce serait avouer d'avance qu'on n'a jamais ouvert aucun de leurs savants ouvrages. En conclure enfin qu'ils n'avaient pas, dans leurs spéculations profondes, entrevu d'avance ce que les savants ne voient qu'après des expériences nombreuses, ce serait contredire le fait peut-être le plus évident pour

celui qui conduit en même temps l'étude de la philosophie et des sciences naturelles.

Tournons quelques pages de ce livre, et dès le commencement, nous sentirons l'embarras de l'auteur; il nous a dit que l'objet de la Chimie est d'arriver par l'analyse à la connaissance des corps. Tout naturellement, on lui demande ce qu'est un corps? Et déjà il hésite; il se trouble. Tout à l'heure, peut-être, il tranchera sans broncher les plus hautes questions de la métaphysique: au nom de la science, il se prononcera hautement sur la manière dont Dieu a dû procéder à la création des mondes; trop heureux même, s'il ne pose pas des limites à son pouvoir, ou s'il nie pas son existence.

Et voilà que ce hardi métaphysicien ne sait pas se guider entre deux systèmes opposés, ni nous dire avec assurance, si les corps sont des atomes ou des monades simples. Plus souvent cependant, il se rangera en faveur des atomes. Eh bien! cet atome laissé au fond de l'alambic et que le chimiste ne peut plus diviser, St-Thomas l'a pris, et il l'a soumis à une analyse exacte; cet atome, s'est-il dit, est étendu: quelque petit qu'il soit, il occupe une place et la défend contre tous les autres; donc, il est composé de matière, puisqu'il est encore divisible; composé de force, puisqu'il est un, et qu'il oppose de la résistance. C'est la remarque faite par Pianciani: "l'atome, nous dit-il, comme toute autre créature tend naturellement à sa propre conservation; et qui oserait dire qu'il y tend, en vertu du même principe qui procurera sa destruction, je veux dire, en vertu de sa divisibilité?" Le P. Liberatore va plus loin; sans cette doctrine, selon lui, la gravitation universelle, et qui plus est, la cohésion moléculaire, sont des mystères inexplicables. Et ainsi notre chimiste à la recherche de la nature des corps, ne peut pas nous rendre compte de leurs propriétés les plus essentielles.

Mais il y a plus, la Chimie, comme toute science, ménage des surprises. Un jour, notre savant est entré dans son laboratoire; après avoir fait passer de l'alun de l'état solide à l'état liquide, il l'a laissé tranquillement se déposer au fond d'un vase; la solution s'est évaporée, et des cristaux, tous d'une forme rigoureusement mathématique se sont formés. En cela, rien encore de bien extraordinaire. Mais voilà qu'il tronque un seul angle de l'octaèdre régulier d'un de ces cristaux; il le place sur la face artificielle ainsi obtenue, et tout aussitôt, une face absolument semblable à l'autre se formera à la place de l'angle opposé correspondant, pendant que les autres angles resteront aigus. Etonné de ce prodige, il dissout complètement le cristal, il en fait disparaître tous les angles et toutes les arêtes, le replace dans le liquide, et immédiatement le cristal se reproduit de sorte que les plans, les arêtes et les angles se retrouvent rigoureusement dans les mêmes points. On dirait vraiment qu'une espèce de sympathie existe entre les deux angles correspondants d'un cristal, semblable à celle qui existe entre les deux yeux, soit des animaux, soit de l'homme, et qui fait que la maladie ou la perte de l'un entraîne si fréquemment la maladie ou la perte de l'autre.

Le Chimiste reste abasourdi. On lui demande de nous expliquer ces phénomènes, et alors il nous répond avec Tournefort "que les cristaux poussent comme les plantes;"

ou bien, il essaie, mais sans succès, de nous faire croire qu'ils sont dus, ou à l'attraction moléculaire ou à la polarité électrique : sans succès, ai-je dit, et de fait, l'attraction moléculaire, étant la même dans toutes les parties d'un corps simple, n'explique ni l'orientation, ni la forme géométrique des cristaux ; et l'on ne saurait attribuer à la polarité électrique des effets tout autres que mécaniques.

La conclusion insinuée par nous, s'impose si évidente aux Chimistes qui pensent, que parmi eux, il en est un grand nombre qui, ou bien renoncent complètement à expliquer ces faits, ou bien reviennent par l'expérience et l'observation, à la doctrine de St-Thomas. Cette dernière tendance est celle que nous remarquons principalement dans les œuvres du professeur Cooke, de l'Université d'Harvard, de Roscoe, du docteur Frédant et d'un grand nombre d'autres chimistes distingués. Le génie de St-Thomas avait donc, plus de cinq siècles à l'avance, vu par une espèce d'intuition, ce que la chimie ne devait trouver qu'après de laborieuses recherches.

Que serait-il arrivé, si les vaillants champions de cette science avaient pris comme base de leurs investigations les principes de l'ange de l'Ecole ? Il est plus facile de le prévoir que de l'énumérer ; entre autres avantages ils n'auraient pas été les jouets d'une imagination désordonnée comme ils l'ont été ; ils auraient fait faire à la chimie des progrès plus certains, et donnant leur attention au principe simple, et non pas seulement à la matière des corps, ils n'auraient pas surtout essayé de ne faire de la science de la vie qu'une branche de la chimie. C'est là un second point sur lequel je désire encore appeler votre bienveillante attention. Pour faire sortir tous les êtres du néant, Dieu n'avait employé qu'une parole ; il avait dit : *Fiat lux*, et la lumière avait été faite : "que les étoiles brillent au firmament," et les étoiles avaient brillé de tout leur éclat. Quand plus tard il voulut faire l'homme, le grand artiste sembla prendre conseil de lui-même, réfléchir longtemps à l'œuvre qu'il se proposait de faire et se tracer un plan. Ainsi, Dieu créa l'homme dans son unité, avec un corps et une âme raisonnable. Mais le savant voulut, sous l'influence du matérialisme, séparer ce que la sagesse divine avait uni. Le scalpel à la main, il se mit à l'étude ; et il essaya, pour supprimer l'âme, d'expliquer la vie par le calorique, l'électricité, l'affinité élective ou la capillarité. Pour lui dès lors, la respiration ne fut plus qu'une espèce de combustion due à l'oxygène ; la circulation du sang fut soumise aux lois de la mécanique et de l'hydraulique, et l'estomac dut être comparé à un fourneau, le poumon à un soufflet et le cerveau à une pile voltaïque. Plus tard, ces forces chimiques semblèrent suffisantes à Locke pour expliquer le phénomène de la sensation, et Condillac n'hésita pas à leur attribuer même les fonctions de la vie intellectuelle. On le conçoit sans peine, de pareils principes entraînerent après eux de terribles conséquences : la physiologie resta muette sur les phénomènes les plus ordinaires de la vie humaine, et la médecine devint tout simplement une des branches de la chimie.

III

De nos jours, la Biologie ne s'est pas élevée plus haut. Elle n'a vu dans l'homme et les êtres vivants, en général, qu'une matière organisée soumise en tout aux lois de la mécanique et de la Chimie ; et dernièrement le monde n'a pas pu entendre sans épouvante Buchner et Moleschot dire avec hardiesse : "Donnez-moi la proportion des gaz qui formaient le corps d'Annibal à la bataille de Cannes, et je ferai revivre, agir et commander sous vos yeux." Pour nous, on nous permettra, en hommes prudents, d'attendre pour le croire, qu'ils en aient fait l'expérience, et certes, nous attendrons longtemps.

Si la vie n'était en réalité qu'une action et réaction chimiques, si elle n'était que le continuel exercice des forces organiques, comme le dit Hufeland ; si elle n'était même rien autre chose que l'équilibre entre les forces du corps et des agents extérieurs, selon l'idée de Bichat ; ou enfin si la vie devait être définie avec Cuvier, un tourbillon à direction constante, qui entraîne toujours des molécules de même sorte ; nous ne voyons nullement comment les faits même les plus simples pourraient être expliqués. S'il en est ainsi en effet, d'où vient donc que les mêmes atomes, dans la même proportion nous donnent cependant des corps avec des propriétés absolument opposées ? c'est le cas pour le caoutchouc et l'essence de rose, dont cependant, chacun le sait, l'odeur est tout à fait différente ? D'où vient, de plus, que les mêmes atomes forment des parties aussi différentes que le sont les racines, le tronc, les feuilles et les fleurs de l'arbre ?

D'où vient enfin, que cette matière, inerte dans le minéral, devient sensible dans l'animal et que la cellule végétale se transforme en sang, en nerfs et en muscles dans l'animal qui s'en nourrit ? Et quand même tous ces faits incontestables ne prouveraient pas jusqu'à l'évidence que la vie, sous toutes ses formes, découle d'un principe plus élevé que les forces de la matière, qui oserait dire, que la matière seule peut avoir mis sur les lèvres d'un Saint-Paul, ses éloquents discours ? Qu'elle seule a fait brûler dans le cœur d'un Vincent-de-Paul la flamme d'une charité divine ? et que les pensées élevées d'un Saint-Augustin ne furent rien autre chose que des sécrétions de son cerveau ? Ah ! arrière de semblables doctrines ! elles sont trop dégradantes pour la science et la nature humaine !

Pour nous soutenir au milieu des humiliations dont notre cœur est accablé, à la vue de cette profanation de l'être vivant, et surtout de l'homme par le matérialisme, jetons nos regards sur le livre d'or du docteur Angélique. Comme nous y voyons clairement la science se mettre d'accord avec les droits de l'homme et les phénomènes de son existence ! Au sommet de l'échelle des êtres terrestres, sublime trait-d'union entre les anges et les créatures inférieures, l'homme réunit en lui, par une âme raisonnable, tous les degrés de la vie disséminée dans les plantes et les animaux, et quelque chose de cette vie d'intelligence et d'amour possédée par les anges. Si, un jour quel qu'organe essentiel à la connaissance sensible, vient à être lésé, il ne pourra plus, il est vrai, exercer les fonctions de l'intelligence : unie à un corps, l'âme a besoin des sens pour atteindre les objets corporels ; mais cette âme reste entière

et parfaite, toute prête à reprendre ses hautes spéculations et ses aspirations élevées.

Nous ne l'ignorons pas, la science Physiologique moderne a voulu opposer ses observations à la philosophie scolastique. Nous n'aurions pas ici, le temps de la suivre sur ce terrain ; mais nous oserons le dire avec confiance, après Léon XIII lui-même : " Entre les conclusions certaines et reçues de la physiologie moderne, et les principes de l'école, il n'existe en réalité aucune contradiction." Nous ajoutons avec le docteur Frédault et un grand nombre d'autres savants de renom : " La philosophie scolastique a seule, la chance de voir toute expérience devenir à la fin une preuve de ses principes.

Pour être fidèle au plan que je m'étais proposé, il me faudrait maintenant embrasser d'un coup d'œil les grandes questions sociales, politiques et morales, à la solution desquelles le monde entier est absorbé. Peut-être Saint-Thomas interrogé, nous ferait-il entendre des réponses qui surprendraient bien des hommes politiques de notre temps. Son vaste génie semble avoir plané à de telles hauteurs, qu'il a vu d'avance tous les problèmes de l'ordre moral et en a indiqué, au moins le principe de solution.

Mais c'en est assez pour cette fois. Il y a trente ans à peine, les livres de St-Thomas dormaient silencieux dans les rayons de bien des bibliothèques. Reliques précieuses des temps passés, ils n'étaient guère ouverts qu'à titre de curiosité. Qui aurait osé alors, même hélas ! dans nos institutions catholiques, se professer un scolastique, eût saisi un sourire de mépris, plisser les lèvres de ses auditeurs. Aujourd'hui encore, dans bien des livres qui affectent la prétention d'être sérieux, on peut retrouver, comme un écho de ce sentiment irréséchi. Dans ce travail, nous n'avons fait qu'exposer bien imparfaitement, selon la mesure de nos forces, quelques pensées de St-Thomas sur les arts et les sciences. Y avez-vous rien trouvé de suranné, de subtil ou de ridicule ? tous ces principes ne sont-ils pas au contraire marqués au sceau de l'actualité, du bon sens et du vrai ? ne sont-ils pas même le dernier mot des sciences dont nous nous sommes occupés ? Aussi en concluant, laissez-nous le dire avec une affection et une reconnaissance filiales : au milieu de la lutte engagée entre la vérité et l'erreur, lutte dont le monde entier est le théâtre, Léon XIII a prouvé sa sagesse, et sa connaissance de notre siècle, quand il a engagé les catholiques à revenir à la philosophie scolastique. Par elle en effet, le catholique s'élèvera jusqu'à la connaissance à l'amour de la vérité ; et comme la vérité est forte, elle triomphera sûrement : "*Magna est veritas, et prevalebit.*"

Revue des intérêts catholiques.

ROME.—Le 27 mars, N. T. S. P. le Pape a promulgué en présence des Cardinaux et des prélats composant la S. Congrégation des Rites, deux décrets déclarant que l'on pouvait procéder sûrement à la canonisation du B. de Rossi et à la béatification du V. de Bisignano, et un décret proclamant l'héroïcité des vertus du V. Bénigne de Cunéo, des Mineurs réformés.

L'archiduc Louis-Victor a été admis le 27 mars à entendre la messe dans la chapelle privée du Pape et a reçu la sainte communion des mains du Souverain Pontife. Son Altesse impériale avait obtenu le 18 mars une longue audience de Sa Sainteté, et plusieurs indices portent à croire que la venue à Rome du frère de l'empereur n'est pas étrangère au rétablissement prochain de la hiérarchie catholique dans la Bosnie et l'Herzégovine, et à d'autres questions religieuses du plus haut intérêt, à propos desquelles l'entente du Saint-Siège avec le gouvernement impérial de Vienne est facilitée par les dispositions très-favorables de l'empereur François-Joseph et de ses ministres actuels.

En échange de la distinction honorifique que feu l'empereur de Russie avait fait parvenir à S. E. le cardinal Jacobini, le Saint-Père vient d'envoyer le grand cordon de l'Ordre de Pie IX à M. d'Oubril, ambassadeur de Russie à Vienne, avec lequel le cardinal Jacobini avait entamé des négociations spéciales, à l'époque de sa nonciature.

L'ambassade de Russie à Rome a reçu l'avis que le grand-duc Paul reviendra prochainement reprendre son séjour interrompu, et l'on attend d'un jour à l'autre l'arrivée du représentant de la Russie, chargé de poursuivre les négociations avec le Vatican.

Il ne reste plus du schisme arménien qu'une dizaine de dissidents ; le Souverain Pontife travaille à obtenir, avec l'appui des ambassadeurs d'Autriche et de France à Constantinople, un acte de la Porte autorisant les catholiques arméniens à se réunir pour l'élection d'un patriarche ; on espère que les démarches faites dans ce but ne tarderont pas à aboutir.

POLOGNE.—M. le comte Plater, qui s'est dévoué à l'assistance des prêtres polonais exilés en Sibérie, a publié le compte-rendu de la sixième année de cette œuvre. Ce document était écrit avant l'épouvantable crime commis par les Nihilistes, crime réprouvé et déploré par les victimes inoffensives de l'empereur assassiné. Une lueur d'espérance a brillé sur ses derniers jours. Des négociations, que nous aimons à croire sincères de sa part, étaient entamées avec le Souverain Pontife. Le nouveau souverain comprendra-t-il que le salut de sa dynastie ne peut être obtenu autrement que par le respect des croyances religieuses de ses sujets ? On le dit disposé à entrer dans la voie tracée en dernier lieu par son malheureux père. Dieu veuille permettre à la pauvre Pologne de respirer sous l'empire plus humain d'Alexandre III !

AUTRICHE.—La *Correspondance politique*, de Vienne, annonce que le jeune empereur de Russie s'est empressé de reprendre l'œuvre commencée par son père pour la réconciliation religieuse avec Rome.

Les négociations avaient eu lieu jusqu'ici sur un terrain neutre, à Vienne, par l'entremise du nonce apostolique. Maintenant, elles vont être reprises à Rome même par des délégués accrédités près du Vatican.

ITALIE.—Un terrible tremblement de terre a tout dernièrement dévasté Cassamicciola, petite ville de l'île d'Ischia, et deux ou trois villages voisins. Plus de 250 mai-

sons ont été détruites et le nombre total des victimes dépasse 300.

L'Union a signalé une circonstance de ce terrible événement qui était restée jusqu'ici inconnue, et qui ne saurait être trop méditée par tous, mais spécialement par le préfet de la Seine, M. Hérold, et par les autres iconoclastes français. Elle est empruntée à une lettre écrite de Casamicciola :

“ Il ne faut jamais s'en prendre à Jésus-Christ ni à sa croix, dit celui qui écrit la lettre. J'ai entendu de mes oreilles le maire et le curé de Casamicciola raconter que le dernier jour de carnaval une troupe de femmes, revêtues d'habits ecclésiastiques, et un paysan qui les guidait, se rendirent chez le curé pour se faire donner la croix de la paroisse ; le bon curé refusa de la leur donner en disant : Parodiez qui vous voudrez, mais laissez la croix et les saints en paix dans l'église.

“ Ce paysan ne voulut pas écouter les exhortations du curé, et fit lui-même une croix de bois en y suspendant un masque au milieu ; puis, suivi de toutes ces femmes habillées en prêtres, il fit processionnellement le tour du village. Ceci se passait le 1er mars. Le 4, un terrible tremblement de terre anéantissait Casamicciola. ”

Autre fait, mais celui-ci consolant : “ Il y avait déjà deux jours que la catastrophe avait eu lieu, quand, en fouillant les décombres d'une maison, on aperçut une grande corbeille qui remuait. L'ayant soulevée, on y trouva un vieillard qui tenait en main un crucifix et pria. Il était resté pendant quarante-huit heures sous cette corbeille que recouvrait un amas de pierres et de terre, et n'avait souffert aucune lésion ; il put se lever sain et sauf, comme s'il ne lui était rien arrivé. ”

Suisse.—On lit dans le *Courrier de Genève* : Les catholiques sont, dans la ville de Bâle, entièrement séparés de l'Etat. Plutôt que d'accepter des lois contraires à leur foi et à la constitution de leur Eglise, ils ont renoncé au budget des cultes et à tous les avantages que pouvait leur assurer la qualité de religion reconnue par l'Etat.

C'est, comme on le voit, exactement la situation des catholiques de Genève.

Mais, à Bâle, les catholiques, ainsi établis à l'état d'Eglise libre et séparée, ont trouvé chez leurs concitoyens protestants beaucoup plus de loyauté et d'équité que les catholiques genevois n'en trouvent chez leurs concitoyens protestants. Un récent vote du Grand Conseil bâlois leur accorde la jouissance d'une église nouvelle. A Genève, l'Etat confisque les églises bâties des deniers catholiques ; à Bâle, l'Etat donne gratuitement une église aux catholiques en la faisant réparer à grands frais.

L'Union catholique.

L'Union catholique de Montréal vient d'élire pour son président, Son Honneur M. B. A. T. de Montigny, Recorder de la cité de Montréal et ancien Président-général de l'Union-Allet. Tous les anciens compagnons d'armes de M. de Montigny seront flattés de cette nomination et le *Bulletin* est sûr d'être le fidèle interprète de leurs sentiments en offrant au premier zouave canadien ses plus sin-

cères et ses plus cordiales félicitations pour le choix honorable dont il vient d'être l'objet de la part d'une société d'hommes d'élite, comme l'Union catholique.

Si, en dépit des graves et incessantes occupations de notre éminent collègue, il a accepté la nouvelle charge à laquelle il vient d'être appelé, c'est que le titre de Président de l'Union catholique n'est pas un titre purement honorifique, mais qu'il exige de celui qui veut le porter dignement beaucoup de dévouement, beaucoup de zèle, une grande expérience des hommes et une salutaire influence dans la société. C'est un poste d'honneur, sans doute, mais c'est aussi un poste de combat, et si la modestie de notre ex-président l'a toujours porté à s'éloigner des situations en vue, il n'a jamais reculé devant un poste pénible ou dangereux. L'esprit qui jadis le conduisit à Rome n'a jamais cessé de l'animer et l'on peut toujours être certain de le trouver prêt à se sacrifier et à se dévouer tout entier, quand il s'agit de travailler ou de batailler pour la bonne cause. Ne l'avons-nous pas vu, aux dernières élections de l'Union-Allet, après avoir si brillamment terminé, au congrès catholique, comme à l'assemblée générale annuelle son année de Présidence générale, accepter sinon solliciter les modestes, mais plus pénibles fonctions de secrétaire ?

Voilà un petit fait qui peint l'homme. Peu lui importe, la charge ou l'emploi, pourvu qu'il y ait du bien à faire.

Que cet exemple ne soit pas perdu pour nous. Rappelons-nous que “ noblesse oblige. ” La noblesse de la cause que nous avons embrassée jadis, nous a créé pour toute la vie de grands devoirs. Si nous voulons rester dignes de notre titre de zouaves pontificaux, il faut qu'on nous rencontre dans les rangs de tous ceux qui travaillent au triomphe de la vérité, de la religion et de l'ordre. Après les combats de l'épée, il nous reste à livrer les combats de la plume, de la parole et surtout de l'exemple. Désertier ces combats serait renier notre passé et donnerait droit de penser que nous ne sommes allés à Rome que par esprit d'aventures et non pour obéir à d'intimes et ardentes convictions.

Rallions-nous donc, parlout où nous sommes, à ces associations, heureusement assez nombreuses dans notre pays, dont le but est de travailler à la cause de la religion et des bonnes mœurs. Ces associations sont comme autant de régiments composant l'armée du bien. Notre place est naturellement marquée dans cette milice. Or, voici que le premier d'entre nous vient d'être appelé à commander le bataillon d'avant-garde : l'Union catholique. Zouaves de Montréal, nous devons tenir à honneur de nous serrer nombreux autour du nouveau commandant, en devenant, si nous ne le sommes déjà, membres actifs et zélés de cette belle société que dirigent dans notre ville les Pères de la compagnie de Jésus, cette héroïque phalange de la grande armée catholique.

Si nous ne pouvons pas tous combattre par la plume ou par la parole, tous nous le pouvons par l'exemple.

Donc, pas de fausses manœuvres, pas de reculades, pas de mauvais prétextes pour excuser une indifférence ou une indolence coupables ! Vite, à nos rangs ! honte aux trainards et aux carottiers ! Qu'ils prennent garde ! En ne les voyant pas dans les rangs, on pourrait croire qu'ils sont passés à l'ennemi !

Afrique équatoriale.

Notre ancien camarade aux zouaves, M. Félix d'Hoop, l'intrépide auxiliaire des Pères d'Alger, vient d'envoyer à sa famille les meilleures nouvelles des missions catholiques de l'Afrique équatoriale.

Aux jours de voyages et d'épreuves ont succédé des jours de repos et de paix.

La station établie à Irondu, sur la rive occidentale du lac Tanganyika, est en pleine voie de prospérité. Elle possède 9 hectares de terres, dont deux sont actuellement livrés à la culture, et un joli troupeau de chèvres; elle élève onze enfants nègres qui sont chargés de la garde des chèvres, et reçoivent une bonne instruction et une éducation chrétienne.

Vingt nègres s'occupent à défricher le sol sous la surveillance de M. d'Hoop. Le terrain est très fertile et couvert de hautes herbes, mais le défrichement avance peu, faute d'instruments aratoires et d'ouvriers laborieux. Les nègres sont d'une paresse proverbiale, ils ne travaillent au plus que 7 heures par jour, et ne font pas le quart de la besogne d'un bon ouvrier agricole.

Les graines apportées par les missionnaires se sont avariées en route et ne poussent pas. Le froment, semé par les Pères de la première caravane vient bien, et promet une bonne moisson. Le froment est extrêmement rare, on doit l'acheter à Ujiji, et cela à prix d'or.

La principale production de la contrée est le manioc, arbrisseau dont la tige ressemble un peu à celle de nos pommes de terre et dont les racines charnues et succulentes fournissent de la farine. Le pain de manioc, écrit M. d'Hoop, sans être à comparer au pain de froment, a un goût agréable et n'est pas à dédaigner.

Les missionnaires se nourrissent aussi de viande de chèvre et de poulets, qu'ils se procurent à raison de 15 à 20 centimes la pièce (3 ou quatre centimes).

Ils viennent de construire leur habitation, qui tout en étant d'une simplicité primitive, est une des plus belles du pays. Les murs, faits d'osier entrelacé et recouverts d'argile, sont blanchis au lait de chaux; le toit est composé de perches réunies par des cordes d'écorce d'arbres et recouvertes d'herbes. Quelques petites ouvertures pratiquées dans les murs servent de fenêtres.

Les maisons des indigènes sont de forme circulaire, petites et très basses.

On élève dans les environs d'Irondu de belles vaches, remarquables par leur robe rouge et la prodigieuse longueur de leurs cornes. Ce ne sont pas de bonnes laitières, mais elles donnent du bon beurre.

Au marché on peut se procurer à bon prix toutes sortes d'aliments, des bêtes à cornes et même des esclaves. Nous achetâmes il y a quelques jours, raconte notre ami, un pauvre garçon de neuf ans; il nous coûta cinq paquets de sel ayant une valeur totale de vingt-cinq francs.

Le malheureux était tout nu et poussait des cris lamentables en voyant s'éloigner son père inhumain qui avait voulu s'en défaire. Nous avons bien vêtu le pauvre petit, nous en ferons un bon chrétien et un homme libre. Soit dit en passant, les négillons du Tanganyika trouvent

tout habillement superflu, les fillettes seules se passent d'ordinaire un morceau d'écorce autour des reins.

Les crocodiles abondent dans les eaux de la région des lacs intérieurs de l'Afrique, leur voracité est extrême; ils attaquent les baigneurs imprudents et les entraînent au fond: un enfant de 13 ans appartenant aux missionnaires devint, au mois d'octobre, la proie de ces redoutables animaux. Les pères de la station de Nyanza ont été deux fois attaqués en route; le frère Max a été tué.

Somme toute, la mission de l'Afrique équatoriale laisse concevoir les plus belles espérances. Plaise au Ciel qu'elles se réalisent!

La neuvième Croisade.

Nous recevons la lettre suivante que nous nous empressons de reproduire, certains que tous nos amis en prendront connaissance avec le plus grand plaisir et qu'ils s'empresseront de se procurer l'intéressant ouvrage de M. Delmas.

Brest, 11 avril, 1881.

Monsieur et cher camarade.

Je vous remercie cordialement d'avoir bien voulu reproduire dans le *Bulletin de l'Union Allet*, la préface de la *Neuvième Croisade*. J'écris à l'instant à mon éditeur pour qu'il vous en envoie un exemplaire. Je vous serais reconnaissant de vouloir bien indiquer dans votre prochain numéro qu'en Canada on recevra franco le volume en adressant un mandat-poste international de trois francs 50 centimes à M. Blériot, libraire-éditeur, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris.

J'ai lu avec plaisir votre journal qui m'a donné des nouvelles des zouaves du Canada. Dites à vos frères d'armes que je recevrai avec reconnaissance les communications qu'ils voudront bien m'adresser sur les zouaves canadiens d'autant plus chers à nous tous qu'ils sont restés plus français que nous. Il faut qu'ils aient dans le second volume quelques pages à eux consacrées. J'espère que vous voudrez bien m'en faciliter les moyens.

Faites prier vos frères d'armes pour leur mère-patrie, pour la France que les républicains viennent de lancer dans les aventures les plus dangereuses. La question tunisienne va amener les complications les plus redoutables. Et que deviendrait la France si Dieu ne la protégeait? La Providence va faire surgir les épreuves pour sauver la Fille aînée de son Eglise. Si nous arrivons aux catastrophes, je suis néanmoins convaincu que le triomphe est proche et que bientôt l'étendard des lys flottera sur la France.

Votre tout dévoué camarade,

JULES DELMAS.

Nous ne croyons pouvoir mieux répondre aux désirs exprimés par notre honorable correspondant, qu'en lui adressant l'ouvrage de notre digne aumônier: *Nos croisés*, et le rapport remarquable dans lequel notre ex-Président général a si bien résumé, au congrès catholique de Québec l'œuvre de l'Union-Allet.

M. le Général de Castella, ancien colonel dans l'armée pontificale, a visité Montréal et Québec dans le cours de ce mois. Les membres du bureau de l'Union-Allet se sont fait un devoir d'aller présenter leurs hommages au brave général qui les a reçus plusieurs fois avec la plus grande cordialité.

Tous ceux qui ont eu l'avantage de s'entretenir avec M. de Castella ont été charmés de son affabilité et de son exquise courtoisie ; ils conserveront le meilleur souvenir de ce vaillant champion du pouvoir temporel.

NAISSANCE.

—En cette ville, le 10 courant, la dame de H. A. Plamondon, une fille.

DÉCÈS.

—A Montréal, le 29 mars dernier, à l'âge de 4 ans et 2 mois, Marie-Mathilde, enfant de Adolphe Martin, ancien zouave pontifical.

—A Montréal, le 27 courant, à l'âge de 74 ans, M. Jos. Léandre Brault, beau-père de nos deux camarades MM. A. Prendergast, chevalier de St. Grégoire, et E. Hurtubise, trésorier de l'Union-Allet.

A Montréal, le 28 avril, ont eu lieu les funérailles de M. Jules Marion, père de nos camarades Israël et Auguste Marion. M. Marion a trouvé la mort dans un accident de chemin de fer, à Ste-Marie, Ontario, au cours d'un voyage à Montréal où il revenait pour voir ses enfants.

Nos deux camarades voudront bien accepter, dans le malheur qui vient de les frapper, l'expression de notre sympathie et nos compliments de condoléance.

Souvenirs de voyage.

(Suite).

VI

CHASSE AUX BRIGANDS.—FUSILLADE.

La cinquième compagnie du 1^{er} bataillon des zouaves pontificaux était en garnison à Velletri bien avant nous, trois mois je crois, et faisait presque tous les jours des patrouilles dans la campagne et dans les montagnes pour mettre fin aux courses dévastatrices des brigands. Il arriva qu'à deux reprises différentes, cette compagnie parvint à arrêter ou, pour être plus juste, à tuer quelques-uns de ces monstres à forme humaine. Pendant une patrouille, les zouaves tuèrent trois brigands et en blessèrent un qui prit la fuite dans l'épaisseur des bois et disparut sans donner son adresse. Dans une autre expédition, deux brigands tombèrent sous les balles des défenseurs du Pape.

Je vais rapporter ici quelques détails concernant cette première patrouille.

Ayant appris par un paysan que des brigands habi-

taient depuis une couple de jours une forêt voisine de Velletri, les zouaves pontificaux, au nombre de quarante partirent aussitôt pour les chasser de cet endroit. Deux gendarmes les accompagnaient l'un à pied et l'autre à cheval. Dans les patrouilles, nous étions toujours conduits par quelques-uns de ces braves italiens, faisant partie de la gendarmerie. Les gendarmes appartenaient tous à de bonnes familles, et leur bravoure et leur fidélité au Saint Siège n'ont jamais été mises à défaut.

Après deux jours de marche à travers la forêt même, qu'ils fouillèrent dans tous les sens, les zouaves ne trouveront ni ne rencontrèrent les brigands en question. Et par surcroît de malheur, une pluie abondante ne cessa de tomber sur le dos de nos pauvres zouaves, qui supportaient leurs privations et leurs fatigues sans murmurer ; la faim commençait à se faire sentir chez un bon nombre d'entre eux qui n'avaient pas emmagasiné une quantité suffisante de vivres dans leurs sacs. Que faire en pareille situation ? Allons-nous abandonner la chasse, se demandèrent les zouaves ? Les uns se montraient encore disposés à continuer leur poursuite, mais plusieurs inclinaient à la retraite.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi sur le parti qu'ils devaient prendre, un léger bruit se fait entendre sur la lisière de la forêt. D'un bond tous les zouaves ont gagné le lieu d'où est parti le bruit ; mais quelle surprise ! Ils se trouvent face à face avec un pauvre berger qui agite tranquillement sa houlette pendant que son troupeau broute l'herbe tendre des champs. Tous alors de rire en voyant ce brigand d'un *new style*, comme dirait un Anglais. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le berger en fut quitte pour un tribut assez considérable qu'il paya à la peur. L'air enjoué des pontificaux le ramena bientôt à son état normal. Après avoir échangé quelques paroles avec le vieux berger, les zouaves résolurent de retourner sur leurs pas et de se déployer en tirailleurs sur toute la lisière de la forêt.

On pourrait bien se demander pourquoi ce changement si subit survenu dans les esprits et pourquoi cet empressement à obéir au commandement de "*peloton en tirailleurs*" Le mot de l'énigme est facile à trouver. Pendant leur colloque avec le berger, les zouaves prirent des informations sur les brigands ; et le bon vieillard qui les avait vus de ses propres yeux, il y avait deux jours, leur dit que les brigands devaient passer par tel chemin le lendemain matin. "C'est moi, continua-t-il, qui leur ai recommandé de suivre cette voie pour échapper à votre poursuite. Ils m'avaient demandé auparavant si je vous avais vu. Sur ma réponse affirmative, ils ont voulu savoir quelle direction vous prendriez ? Alors je leur ai indiqué une voie tout opposée à celle que vous suiviez, pensant par là les faire tomber dans le piège. Mais je me suis trompé dans mon attente. Demain, cependant, j'espère reprendre ma revanche, et voici pour quelle raison : en s'éloignant de moi, ils ont répété deux fois la menace suivante : "Adieu, nous viendrons te voir en passant par le chemin que tu nous as montré. Mais sois bien averti ; si tu nous trahis, si tu dévoiles notre cachette, ta vie sera le prix de ton infâme conduite." Ils dirent, et puis ils s'enfoncèrent dans les bois.

Il était huit heures du soir, lorsque les zouaves reprirent

leur faction ; chacun se plaça au pied d'un arbre pour se garantir contre la pluie qui ne diminuait pas, et attendit en silence. La nuit fut assez belle néanmoins ; car vers minuit, les nuages se dissipèrent et la lune brilla alors à travers le feuillage mollement secoué par une légère brise du midi. Le beau temps ranima leur courage, mais aussi il leur apporta un doux sommeil vers les trois ou quatre heures du matin. C'était la première fois que depuis leur départ, ils prenaient un peu de repos : satisfaction bien méritée il est vrai, mais elle arrivait à une époque bien critique. On voulait saisir un gibier qui toujours veille, et lorsqu'elles étaient sur le point de l'attrapper, les sentinelles dormaient. Cessons nos reproches ; les forces de ces jeunes gens sont complètement épuisées par les marches et les veilles. Quelques minutes de sommeil ne feront pas de mal.

Cependant, les heures s'écoulaient rapidement, et personne ne se présente à la rencontre des zouaves. Il est un adage populaire qui dit : " Vous ne perdrez rien pour attendre ;" or, c'est ce que firent les chasseurs de brigands. Ils attendirent jusqu'à 7 heures, toujours sommeillant légèrement, un œil fermé et l'autre ouvert, et assis au pied des arbres avec leurs carabines sur les genoux. Enfin, les espérances vont être comblées. Voilà que tout à coup une détonation se fait entendre. Aussi prompts que l'éclair, les zouaves se lèvent et épaulent leurs carabines. " Qu'y a-t-il, crie-t-on de toutes parts ? " " Cinq brigands, répond un gendarme ; les voilà à dix pas de nous. Le chef est à cheval ; faisons feu." Un zouave qui se trouvait à dix-huit pieds environ du chef, ajuste ce dernier et tire la détente, mais le fusil rate. De son côté, le brigand met le zouave en joue et fait feu ; mais le coup ne part pas non plus. Marchand, c'était son nom, fait une volte-face et se cache derrière un arbre pour armer de nouveau. Le chef épaula une autre carabine (les brigands en ont presque toujours deux), mais au moment où il pressait la détente, une balle lancée par un caporal connu sous le nom de *Petit Jean*, vient l'atteindre au cœur et le renverse à terre baigné dans son sang. Au même instant, deux autres brigands succombent sous une grêle de balles.

Un quatrième est encore blessé par *Petit Jean*, mais il trouve son salut dans la fuite. Le cinquième était disparu au commencement de l'attaque. Inutile de dire que les zouaves étaient contents du résultat de leur chasse. Si tous les jours nous pouvions obtenir un semblable succès, nous ne compterions pour rien les déboires que nous avons à endurer. Deux zouaves canadiens faisaient partie de cette expédition.

Lorsque nos camarades furent de retour à Velletri avec le gibier qu'ils avaient tué, nous primes les cadavres des trois brigands et nous les exposâmes sur la plus grande place publique de la ville, afin de jeter la terreur dans le cœur de la population ; car les brigands ont des affiliés dans toutes les villes, et à Velletri plus qu'ailleurs. Un seul fait peut prouver la vérité de cette dernière proposition. Quelques jours avant la bataille de Mentana, onze cents hommes sont sortis de cette ville pour aller s'enrôler sous l'étendard de Garibaldi.

Cette exposition humaine a eu les plus beaux résultats ; car depuis cette époque, nous n'avons plus entendu parler de vols, de pillages, de meurtres, etc.

Le 18-juillet, nous avons assisté à un bien triste spectacle : deux brigands qui étaient retenus prisonniers à Velletri furent fusillés à quelques arpents de la ville. Ils méritaient ce terrible châtiement ; car l'histoire de leur vie fait horreur. Le plus âgé des deux a poussé le crime jusqu'à ses dernières limites ; il a eu la barbarie même de massacrer celle qui lui avait donné le jour ; et puis dire que ces deux monstres ont attendu jusqu'à la dernière minute pour se convertir ! C'est horrible.

Quand on met un soldat à mort pour désertion en temps de guerre ou pour autre délit grave, on le fusille debout et en pleine poitrine pour lui donner une dernière marque d'honneur et faire entendre qu'on le considère comme appartenant à la société humaine ; mais les brigands n'ont point cette faveur ; on les met à genoux et le dos tourné à l'escouade chargé de faire feu sur eux ; ce ne sont plus des hommes, mais bien de véritables démons.

(à continuer.)

Etablie

en 1852.



LORGE & CIE.
CHAPELIERS PARISIENS, en GROS et en DETAIL
21 rue St. Laurent, Montréal

Toujours en mains un assortiment complet de Casques en fourrures, Pelleteries dans les derniers goûts, etc.

LA MAISON DUPUIS FRERES

ETABLIE SUR LA

RUE STE-CATHERINE EN 1866.

LA MAISON DUPUIS FRERES

Importe directement ses Marchandises d'Europe et des Etats-Unis.

Deux fois par an, deux des frères DUPUIS vont à l'étranger faire les achats de la maison, et il est aujourd'hui reconnu que cette maison est la mieux assortie de peut-être toute la Puissance.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a des contrats spéciaux avec les Manufactures de Tweeds du Haut-Canada, et elle a par conséquent ses Tweeds à grand marché.

LA MAISON DUPUIS FRERES

a l'agence exclusive dans le Canada pour la vente des superbes TISSUS NOIRS et de DEUIL des célèbres Manufactures Européennes Londrill, Wulf & Co., de Bradford, Angleterre, et de Béchard Duluy & Cie., de Lyon, France.

Ce sont ces riches Tissus de Deuil si recherchés dans le monde entier.

Si, à tous ces avantages, on ajoute que la maison DUPUIS FRERES administre ses affaires avec beaucoup d'ordre et d'économie, sans préjudice toutefois au service qui est parfait, on comprendra comment elle peut vendre ses Marchandises aux prix du gros et par conséquent à 20 et 25 par cent meilleur marché que tout autre détailleur.

Le clergé, les communautés religieuses et les maisons d'éducation trouveront toujours à la maison DUPUIS FRERES tout ce qui est nécessaire tant pour habillements que pour garnitures de maisons et tentures d'églises.

Une visite est respectueusement sollicitée à la

MAISON DUPUIS FRERES,

605, Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Amherst,

ENSEIGNE DE LA BOULE NOIRE,

MONTREAL.